

verbalement, et tout sera bien quand il serait pris vingt fois d'ici à Lisbonne, car l'armée insurgée est trop désireuse d'obtenir notre neutralité pour commencer elle-même par fournir un motif de rupture.

Murat fut ravi de ce moyen, qui, au fait, était bien ingénieux. Il demanda au chef des Polonais, qui, je crois, était Krasinski lui-même, de lui procurer un jeune homme intelligent et brave. La chose était commune parmi les lanciers polonais, mais ici il fallait plus qu'une chose ordinaire... Deux jours après, le chef amena chez le grand-duc de Berg un jeune homme de son corps, dont il répondait sur sa tête : il s'appelait Leckinski, et n'avait que dix-huit ans.

Le grand-duc de Berg fut ému en voyant un si jeune homme demander, pour ainsi dire, à braver un péril certain, car, s'il était connu, son sort était arrêté d'avance, c'était la mort. Murat, qui la bravait sans pâlir, ne put s'empêcher d'observer au jeune Leckinski le péril qu'il allait courir.... Le jeune polonais sourit.

—Que votre altesse impériale me donne ses ordres, répondit-il respectueusement, et je lui rendrai bon compte de la mission dont elle veut bien m'honorer..... Je la remercie de m'avoir choisi parmi mes camarades... car tous auraient brigué cette faveur.

Le grand-duc augura bien de la résolution sans forfanterie du jeune homme. Il lui donna ses instructions. Le baron de Strogonoff fit ses dépêches pour l'amiral Siniavin ; le jeune Polonais fut habillé à la russe, puis il partit et prit la route du Portugal.

Cette route était, comme je l'ai dit, couverte de troupes espagnoles. Les deux premières journées se firent assez paisiblement ; mais le troisième jour, vers l'après-midi, Leckinski se vit entouré par une troupe d'Espagnols qui, l'ayant terrassé et désarmé, l'entraîna devant

général qui commandait les troupes qui se trouvaient là : heureusement pour le brave et aventureux jeune homme que c'était Castanos lui-même.

Cependant, quel que fût le chef qui devait

l'interroger, Leckinski comprit qu'il était perdu s'il était reconnu pour Français ; en conséquence, sa détermination fut prise à l'heure même de ne pas prononcer un mot en français, et de ne parler que le russe ou l'allemand, qu'il possédait également bien. Les vociférations que poussaient avec rage ceux qui le traînaient devant Castanos lui révélaient son sort par avance ; et puis l'horrible assassinat du général René, qui périt au milieu des tortures en allant précisément joindre Junot, venait d'avoir lieu depuis seulement quelques semaines et suffisait pour glacer la pensée, car la mort elle seule peut ne pas effrayer un grand cœur ; mais la recevoir à la suite d'un raffinement de torture, c'est plus que la force humaine ne peut en supporter.

—Qui êtes-vous ; demanda Castanos au jeune Polonais.

Et cette question, il la lui adressa en français, qu'il parlait parfaitement, ayant été, comme on le sait, élève à Sorrèze(1).

Leckinski répondit en allemand ;

—Je n'ai pas entendu.

Castanos comprenait et parlait l'allemand ; mais ne voulut pas figurer plus long-temps probablement dans cette affaire, et il appela un des officiers de son état-major qui continua l'enquête... Le jeune Polonais répondit alternativement en russe et en allemand, mais jamais il ne se laissa même aller à une seule intonation française. Cependant il pouvait se troubler, car, dans une chambre assez petite, il était entouré, pressé par une foule avide de son sang, on peut dire ce mot, et qui attendait avec une impatience féroce qu'il fût reconnu coupable, c'est-à-dire Français, pour se jeter sur lui et le massacrer.

Mais l'effervescence s'accrut au point de ne pouvoir plus être maîtrisée par le général lui-même par un incident qui vint jeter sur le malheur

(1) Ce fut ce qui causa le malheur de Marescot. Il avait été à Sorrèze avec le général Castanos ; et le général Dupont, qui savait cette circonstance, en voulut profiter pour obtenir de meilleures conditions, et la bonté de Marescot lui fit faire une démarche que le grand-officier de l'empire devait regretter.